

On lit dans l'Indépendant de la Moselle :
 « Une correspondance particulière donne sur la mort du colonel Jourjon les détails authentiques suivants :
 » Vers 2 heures, un régiment qui combattait depuis 7 heures sans un seul instant de repos, et qui avait perdu tous ses chefs, faiblissait. Le général Niel se porte au milieu des hommes de ce régiment, parvient à les diriger de nouveau vers l'ennemi, et se tourne vers Jourjon :
 « Rendez-moi le service, dit-il, de ramener ces hommes au combat ; l'instant est critique ; il faut que je fasse appel à votre dévouement. »
 » Jourjon s'élança à la tête de ces hommes, qui le suivent avec entrainement au-delà d'une ferme dont la possession a été disputée toute la journée, la ferme de Quaghoria, se réunit à une autre troupe française qui se battait de ce côté, le 85e je crois, et apercevant une batterie ennemie à peu de distance, se jette sur l'ennemi qu'il culbute, une pièce d'artillerie est prise ; c'est à ce moment que Jourjon a été frappé d'une balle.
 » Ce matin, chez le général Niel, lorsque tous les officiers généraux étaient réunis autour de lui pour arrêter le bulletin de la bataille de Solferino, le général, arrivé à ce triste épisode de la ferme de Quaghoria, dit d'une voix émue :
 « C'est à ce moment critique que je dus faire appel au dévouement d'un homme que j'estime mais et que j'aime beaucoup, d'un homme qui possédait à un degré éminent les qualités de l'officier, la bravoure, l'intelligence et le savoir, que je dis à ce pauvre Jourjon de prendre le commandement de soldats épuisés de fatigue, et de courir sur l'ennemi ; cette perte est celle qui m'a été le plus sensible dans toute cette journée si remplie de tristes émotions. »

Voici un fait restrospectif qui servira à faire apprécier le moral de notre armée. Dans un des derniers assauts qui eurent lieu pour s'emparer des hauteurs de Solferino, l'ordre fut donné à un régiment de déposer ses sacs à terre, et l'on demanda pour les garder les soldats les plus fatigués : ils combattaient depuis trois heures du matin. Cependant aucun d'eux ne sortit des rangs, et le colonel fut contraint de désigner des hommes de corvée. Tous avaient oublié leurs fatigues, du moment qu'il s'agissait de prendre leur part de périls et de gloire.

Le correspondant du Salut Public de Lyon a été témoin, à l'ambulance, de deux épisodes qui feront juger du courage stoïque et du bon cœur du soldat français.

Il causait avec un de ses amis, blessé au bras, lorsqu'on apporta un caporal sapeur du 45e, dont la jambe avait été brisée au-dessus du genou.

L'amputation était nécessaire. Tandis que le chirurgien faisait ses préparatifs, le sapeur fumait sa pipe avec calme.

L'opération commença. — Le sapeur ne laissa échapper qu'un mot : « Dépêchez-vous. »

L'opération achevée, il reprit tranquillement sa pipe, aspira avec volupté la fumée, et, ne songeant déjà plus à lui, laissa tomber un regard de pitié sur un officier autrichien qui allait subir également l'amputation. « Pauvre diable, murmura-t-il. »

Et il se mit à fredonner une chanson, lorsqu'il vit entrer un soldat du 72e, qui se trainait péniblement, une main appuyée sur son fusil ; une balle lui avait traversé la jambe. De l'autre main il soutenait un Autrichien, auquel dans l'action il avait administré un magnifique coup de baïonnette à l'épaule ; il l'avait relevé du champ de bataille et l'emmenait pour le faire soigner.

Tout le militaire français est peint par un seul trait : terrible au feu, bon et humain après la victoire, il n'y a d'autre ennemi pour lui que l'ennemi debout.

M. Godard, l'aéronaute, qui, avant la bataille de Solferino, avait fait quelques reconnaissances aérostatiques dont le résultat avait laissé à désirer, est revenu à Paris pour se munir de divers appareils plus complets afin d'assurer ses prochaines et nouvelles expériences sur le théâtre de la guerre. M. Godard vient de repartir pour l'Italie avec une flottille complète de ballons et des instruments d'optique d'une grande portée.

Les événements politiques ont un peu fait oublier, dans ces derniers temps, le lion de l'hiver, le célèbre Docteur Noir, et l'on ne parlait guère plus de lui que du premier médecin blanc venu. Son nom vient d'être prononcé à l'audience de la première chambre du tribunal. Voici dans quelles circonstances :

M. Labbe-Bocquet, négociant de province, était atteint d'une affection cancéreuse qui avait résisté à tous les remèdes. La réputation du spécialiste à la mode arriva jusqu'à lui, et il pria M. Vriès de faire en sa faveur un de ces miracles qu'il faisait si bien. Le prix du miracle fut fixé d'avance à 4,000 fr. ; 2,000 fr. furent versés entre les mains du sieur Vriès contre un reçu formulé en ces termes :

Reçu de M. Labbe-Bocquet la somme de 2,000 fr. à-compte sur celle de 4,000 fr., prix convenu pour la guérison du cancer dont M. Labbe est atteint ; l'autre somme de 2,000 fr. sera payée après la cure complète que j'aurai opérée.

Paris, 25 décembre 1858.

Vriès, 480, rue de Rivoli.
 Le malade serra le précieux papier dans son secrétaire et mourut quelques semaines après. La famille du défunt opposa au docteur Noir sa signature, lui représenta qu'il avait négligé d'y faire honneur, et l'invita à restituer les 2,000 fr. qu'on lui avait remis sur la foi de ses promesses.

Un docteur li pas entendre de l'oville-là. Il consentit à ne pas réclamer le surplus de ses honoraires, mais refusa de rendre ce qu'il avait reçu. De là procès. Une transaction conclue sous l'inspiration de M. Ganneval n'ayant point été exécutée, la cause est venue à l'audience.

Le tribunal, présidé par M. Benoît-Champy, après avoir entendu M. Meunier, avocat, condamne le sieur Vriès, dont les conclusions n'ont point été soutenues, à rapporter à la succession de M. Labbe-Bocquet, la somme payée par ce dernier à titre d'à-compte.

M. Thiers, en se rendant de Charleroi à Waterloo pour y visiter le champ de bataille, a éprouvé, disent les journaux belges, un contretemps qui n'a pas eu, heureusement, de suites fâcheuses ; la voiture dans laquelle il se trouvait s'est brisée en chemin, au milieu d'un violent orage qui éclatait sur ces localités. M. Thiers a dû attendre plusieurs heures avant de pouvoir continuer sa route.

On écrit de Charleroi, 29 juin :

Nous avons rapporté qu'une locomotive était arrivée samedi dernier de Paris à Erquelines avec un drapeau français hissé sur son tender. Cette affaire, paraît-il, se déroulera devant la justice de paix de Merbes-le-Château, le commissaire de police d'Erquelines ayant dressé procès-verbal, et le machiniste ayant de son côté porté plainte, prétendant qu'il avait le droit de paviser son remorqueur des couleurs françaises, sans l'autorisation de la police belge.

A Modos, en Hongrie, est mort, le 28 avril dernier, un paysan du nom de Pierre Bannow ; il venait d'atteindre l'âge de 125 ans. Originaire de la Bulgarie, d'où il était venu à l'âge de 14 ans, il avait été toute sa vie un modèle de tempérance, d'activité et d'économie ; aussi a-t-il laissé à ses nombreux petits-fils et arrière-petits-fils plus de champs qu'ils n'en pourront peut-être cultiver.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 18 au 24 juin 1859.

Nombre de voyageurs, 154,297.	
Produit des voyageurs,	369,891 36
Bagages, marchandises, etc.	635,635 90
Produit total.	1,005,527 26

Semaine correspondante de 1858.

Nombre de voyageurs, 144,626.	
Produit des voyageurs,	368,803 09
Bagages, marchandises, etc.	582,397 75
Produit total.	951,200 75

Différence en plus pour 1859. 54,326 75
Soit : 5 75 %

Produit par kilomètre.

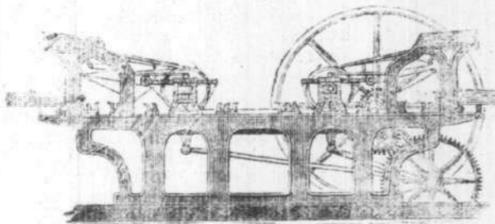
1859 — 964 kilomètres exploités.	1,043
1858 — 862 idem	1,101

Différence en moins pour 1859. 58
Soit : 2 25 %

Produit total du 1er janvier 1859. 25,772,723 88
janvier au 24 juin 1858. 24,505,879 38

Différence en plus pour 1859. 1,271,844 50
Soit : 5 19 %

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES
 exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX
 IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE
 20, RUE NEUVE
 ROUBAIX

VILLE DE ROUBAIX
 GRAND CONCERT

DONNÉ PAR LA
 GRANDE-HARMONIE DE ROUBAIX
 AU BÉNÉFICE DES
 BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ITALIE
 LE DIMANCHE 17 JUILLET 1859
 Dans une belle prairie située rue d'Inkermann.

- PROGRAMME
- PREMIÈRE PARTIE
- Ouverture du Cheval de Bronze Auber.
 - Prière de Moïse Rossini.
 - Pot-pourri des Vêpres siciliennes. Verdi.
 - Ouverture du Brasseur de Preston. Adam.
 - Le Sansonnet, polka.
- DEUXIÈME PARTIE
- Ouverture de la Muette de Portici Auber.
 - Redowa.
 - Polka de Marco Spada Auber.
 - Le Loustic, galop.
 - Partant pour la Syrie La reine Hortense.

Le concert commencera à cinq heures et demie et sera suivie d'un

BEAU FEU D'ARTIFICE
 composé par M. Divoire, de Lille.
 PRIX D'ENTRÉE : UN FRANC.
 A six heures, ouverture des cafés de Magenta et de Solferino.

EN VENTE CHEZ J. REBOUX
 20, Rue Neuve, Roubaix :

NOTICE HISTORIQUE

ARMOIRIES DE ROUBAIX
 Pour servir au projet présenté par l'Administration municipale d'allier les anciennes avec les nouvelles,
 Par THÉ LEURIDAN,
 Conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée industriel de cette ville.

Un volume in-octavo avec planches,
 PRIX : 1 F. 50 C.

KARMESSÉS.
 Dimanche 10 juillet.
 Annappes, Comines, Erquinghem-Lys, Fromelles, Lesquin, Lille paroisse Saint-André, Saint-André-lez-Lille, Vendeville, Wavrin.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX
 Séance du 3 juillet 1859.
 Sommes versées par 44 déposants, dont 12 nouveaux fr. 5,708 00
 38 demandes en remboursements effectués. fr. 6,832 00
 Les opérations du mois de juillet sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eckman, directeurs.
 Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

gèrement sur ses lèvres et en admira la beauté. Lorsqu'il se releva, ses regards tombèrent sur les épaules de son interlocutrice, qui s'était penchée vers lui. Elles étaient passablement découvertes, et les formes attrayantes de cette femme l'éblouirent un moment.
 « Vous avez ployé le genou devant moi, monsieur, dit-elle ; n'est-il pas vrai ?
 — Hélas, oui, madame !
 — Vous ne l'auriez pas fait devant votre amiral, s'il vous l'eût ordonné ?
 — Il ne m'eût pas donné un ordre semblable. C'est une idée qui ne peut venir qu'à une dame.
 — C'est possible. Je crois cependant que vous ne voyez plus en moi un simple ordre du jour, vous m'obéissez pour moi-même, n'est-ce pas ?
 — J'obéis. Ordonnez.
 — Terminons la lettre de l'amiral ; il nous reste encore quelques lignes, dit-elle en reprenant sa lecture.
 « Benowski est parfois mélancolique. . . . Il parle toujours de vous, monsieur, et vous conviendrez que, pour un loup de mer comme lui, l'observation est fine. . . . Je crois que son cœur est malade, reprit-elle, et j'ai l'espoir qu'en le remettant entre vos mains, je le confie au meilleur des médecins. »
 Benowski ne put s'empêcher de rougir, bien qu'il fût contraindre de ce qu'il entendait lire.
 « Vous êtes malade ! Votre amiral a sagement agi en vous confiant à mes soins ; veuillez vous asseoir, nous causerons de votre état. Il est bon que je sache à quel point est parvenue votre maladie. D'ailleurs, croyez-moi, le remède le plus souverain contre l'amour est d'en parler avec une femme. Acceptez-moi pour votre médecin.
 — Et si je vous prenais au mot ?

— Je vous promets de vous guérir. »
 A peine avait-elle prononcé ces mots qu'un coup de canon retentit.
 Qu'est-ce ?
 — Silence !
 On entendit un second coup, puis un troisième, et ainsi de suite.
 La reine revient de sa partie de plaisir, et la forteresse la salue. C'est dommage, j'avais encore tant de chose à vous dire ! Voyons.
 Et elle prit son petit carnet.
 « Tout juste. Je savais bien qu'il contenait encore quelque chose. Votre service commencera dès ce soir. »
 Ces paroles, prononcées d'un ton sérieux, détrompèrent Benowski, qui avait fini par croire que son soi-disant service était tout bonnement une plaisanterie.
 « Ainsi vous ne plaisantez pas ? demanda-t-il.
 — Parce que souvent on plaisante, vous autres Anglais, vous vous imaginez qu'on plaisante toujours. Vous avez la plus singulière opinion des femmes. Non, je parle sérieusement, plus que sérieusement même : je parle sincèrement. Et pour vous donner en quelques mots une idée de l'importance de votre mission, je vous dirai que. . . ne vous effrayez pas d'entendre maintenant un peu de politique. . . . les puissances du Nord, de l'Est et du Sud de l'Europe doivent former ici une coalition contre l'Ouest, c'est à dire contre la France. — C'est un plan qui est notre œuvre, à nous, femmes ; mais le masque ne doit pas tomber de notre visage tant que l'épée ne sera pas tirée, et nous sommes entourés d'espions. Il nous fallait avoir un homme en qui nous puissions avoir une entière confiance pour nous protéger, nous servir de garde en quelque sorte, pendant que nous tenons conseil, et l'a-

miral vous a choisi. Vous voyez quelle confiance on vous accorde. Mais, inutile de le demander. . . je vois dans vos yeux que vous n'êtes déjà dévoué et que vous mettez toute votre sagacité à remplir dignement votre mission.
 Benowski n'était guère moins étonné de ce langage sérieux et précis, qu'il l'avait été auparavant du ton de plaisanterie enjouée et légère qui semblait caractériser la dame.
 « Il faut que je parle ce soir à un personnage très influent, continua-t-elle. Je l'attends à onze heures. Nous savons que toutes ses démarches sont observées, et que nos propres domestiques sont corrompus. Ce n'est pas sans raison que nous craignons pour sa sûreté, même pour sa vie. Nous n'osons donner notre confiance à aucun de nos subordonnés. Votre œil s'assombrit, vous frontez le sourcil. . . Ah ! monsieur ! je devine ce que vous pensez. . . mais n'oubliez pas qu'il s'agit du sort des États. En de telles circonstances, nul poste n'est insignifiant. Cependant, ce qu'il y a de plus important pour vous, monsieur. . . c'est que je veux être obéie ; vous prendrez cette clef pour introduire la personne en question par une porte dérobée qui se trouve vis-à-vis du rempart de l'arsenal. Vous me comprenez. Le mot d'ordre est Marie-Antoinette, avec une pause entre les deux noms, pendant laquelle il soulèvera son chapeau. Tenez. . . vous prenez la clef, j'espère ?
 Impossible à Benowski de s'y refuser.
 « Entendez-vous ? La reine débarque. »
 Les cris de joie et les vivats du peuple remplaçant l'air en ce moment.
 « Il me faut aller au devant d'elle. Adieu, monsieur ! »
 Lorsque Benowski s'inclina pour la saluer, son regard tomba de nouveau sur le tableau qui

avait si fortement attiré son attention au moment de son entrée dans le cabinet.
 Oserais-je vous demander une faveur ? dit-il.
 — Plus d'une, monsieur ; seulement hâtez-vous.
 — Ce tableau est-il un portrait ou un sujet de fantaisie ?
 — Vous l'apprendrez une autre fois.
 — Non, maintenant. . .
 — J'ai dit une autre fois. Entendez-vous. . . on vient. . . adieu !
 Arrivé près de la porte et sur le point de sortir, Benowski s'arrêta.
 Permettez-moi quelques mots encore !
 — J'écoute. . . Mais vous savez que je suis pressée.
 — Vous ne niez pas que j'ai ployé le genou devant vous !
 — Eh bien ?
 — Que j'ai tenu votre main dans la mienne et que j'en ai baisé le doux satin ?
 — Où voulez-vous en venir ?
 — Que je vous ai juré obéissance ?
 — Eh bien, ensuite ?
 — Que j'ai reçu de vous une mission importante ?
 — Il est vrai.
 — Que vous êtes mon chef ?
 — Votre amiral, voulez-vous dire.
 — Que vous avez entrepris ma guérison ?
 — Concluez, je vous prie.
 — Vous savez donc qui je suis ?
 — Sans doute. . .
 — Eh bien, j'ai un désir à vous exprimer. . .
 — Je l'accueille d'avance.
 (La suite au prochain numéro.)